

La Citadelle.

zon.—D'un côté du chemin, une forêt de vieux chênes immobiles ; de l'autre, une vallée déserte ;—en haut, le ciel immense tout rayonnant d'étoiles.

Entouré de silence et de clartés, je marchais lentement, dominé par une pensée douce et triste : le souvenir des morts, le souvenir de tant d'êtres chéris dont j'ai pressé la main et senti le cœur battre, et dont la main est froide et dont le cœur ne bat plus. Ceux-là, me dirais-je, ceux-là sont couchés sous la terre humide et ne verront plus jamais les merveilleuses clartés de la nuit !—Et ainsi qu'un cœur, mes lèvres se soulevaient et murmuraient pieusement bien des noms fraternels.

Je marchai longtemps encore, et j'arrivai à l'entrée d'un village où la route se divisait en trois sentiers, tous trois inconnus.—Le village dormait. J'aurais pu frapper à quelque porte et demander le chemin de la ville, mais il me repugnait de réveiller

ces braves paysans qui, après un long jour de travail, accordent si peu d'instant à l'oubli de leurs fatigues. Il est sacré le sommeil des paysans. Pour rien au monde je n'aurais voulu troubler ces beaux rêves qui parfois viennent planer sur la couche du pauvre.

Je pris au hasard un des sentiers qui s'offraient à moi, et j'allais quitter le village endormi, quand j'aperçus à droite une fenêtre encore éclairée, et une vive lumière au bas d'une porte entr'ouverte.

Sans doute quelqu'un veillait encore.—Ne craignant plus d'être importun, je m'avançai pour frapper là.

La porte mal fermée s'ouvrit d'elle-même quand j'y posai la main, et, au fond d'une chambre rustique, je vis un jeune homme pâle et triste, debout auprès d'un lit que de longs rideaux enveloppaient.

*(La suite à la prochaine
numéro.)*